

Construire le souvenir

Catherine Kolko

Je vais faire un exposé assez bref dans la mesure où il était prévu de faire une table ronde à propos de mon livre *Les absents de la mémoire*. Je souhaiterais évoquer avec vous ce qui m'a amené à reprendre ce fameux texte des « Constructions dans l'analyse » et vous proposerai, vous m'en excuserez, une énième lecture. Ce n'est pas inintéressant, de voir comment les uns et les autres nous l'avons lu.

Pour ma part ce texte m'a soutenu et aidé dans ma recherche, au départ essentiellement clinique. Il m'a permis d'imaginer une cure analytique avec des sujets délirants. Cet article tardif de 1937 est, à mon sens, une avancée de grande portée dans la théorisation freudienne. Il remet en question la conceptualisation essentiellement temporelle, celle d'un retour permanent au souvenir premier et ouvre un large champ à des conceptualisations que je dirai plus lacaniennes, celles d'un hors temps qui annonce la topologie. Lacan ne s'y trompe pas reprenant ce texte « des constructions » au cours de son premier séminaire en janvier 53. Je le cite : « Que le sujet se souvienne de quelque chose... comme ayant été vraiment vécu... nous avons dans les textes de Freud l'indication la plus formelle que ce n'est pas l'essentiel. L'essentiel

est la reconstruction ».

Ce texte m'a permis de soutenir un engagement. Il a été question de pari tout à l'heure à propos du texte de José Lapeyrere, pari que fait l'analyste lorsqu'il s'engage dans des cures et particulièrement avec des patients délirants. Dans ma pratique, je me suis trouvée dans la situation de faire ce pari. On ne peut pas dire que les élaborations théoriques produites par Freud nous soutiennent dans ce travail : Freud ayant jugé, jusqu'à ce texte des « constructions », la psychose comme psychanalytiquement incurable.

C'est pourtant la tâche à laquelle je me suis mise pendant un certain nombre d'années. J'ai tenté d'en rendre compte dans ce livre en exposant largement quelques cas et la façon dont je les ai abordés, façon qui rend compte de ma clinique.

Une question me guidait dans ce travail : comment entendre et travailler avec ces textes indéchiffrables, intransmissibles qui sont contenus dans les délires et qu'il n'est pas possible de ré-articuler dans du langage, au moyen de l'association libre. D'autant plus que l'analyste se trouve dès lors totalement privé de l'outil majeur de sa pratique, celui de l'interprétation. Comment imaginer la possibilité d'une cure si l'équivoque signifiante ne peut être convoquée ?

Sur quelles traces l'analyste peut-il construire ce qui n'a jamais été représenté et qui pourtant vient se montrer dans le délire. Il s'agirait d'un texte en attente d'une langue pour le rendre lisible. Le délire serait une construction qui insiste à figurer l'irreprésentable, l'impensable, et qui échoue à s'appuyer sur des représentations qui permettraient par le jeu des signifiants d'en dévoiler l'origine.

Comment donc construire cette langue jamais parlée, falsifiée ?

Comment penser la cure analytique si le discours ne comporte pas l'équivoque qui permet à l'interprétation d'opérer ?

Voilà, dans ces questions, le point de rencontre que j'ai fait avec le texte de Freud sur les constructions qui m'a permis de poursuivre ce travail.

Je vais d'abord tenter de repérer les trois déplacements que Freud opère dans ce texte qui amènent à des considérations essentielles, à mon avis, sur un traitement éventuel des psychoses.

Alors que Freud est censé répondre à une critique d'un scientifique de l'époque concernant la véracité de l'interprétation des analystes s'opère le premier glissement. Il substitue au terme d'interprétation celui de construction, terme jusque-là peu usité dans sa théorie. Même s'il en est fait mention dans l'article sur « L'homme aux loups » et celui sur « Le président Schreber », on ne peut pas dire que, jusque-là, ce terme de construction ait eu valeur de concept dans les élaborations freudiennes.

Non seulement il va s'engager sur cette voie de la construction, mais lui qui a été un fervent défenseur de la vérité historique va aboutir finalement à cette constatation que, bien que la construction faite par l'analyste soit censée mener au souvenir chez le patient, elle ne mène pas toujours là. « Très souvent on ne réussit pas à ce que le patient se rappelle le refoulé. En revanche, une analyse correctement menée le convainc de la vérité de la construction ; ce qui du point de vue thérapeutique a le même effet qu'un souvenir retrouvé ». Cette affirmation est assez stupéfiante venant de quelqu'un dont on connaît l'exigence théorique. De quelle façon est-il possible qu'une fiction produite par l'analyste qui n'a pas vécu à la place du patient produise néanmoins un plein effet ? Freud ne donne pas la réponse, mais la question est posée. Cela me semble être le deuxième déplacement notable dans sa théorie.

Freud n'en restera pas là et se hasarde plus loin en se risquant à une analogie entre la construction de l'analyste et le délire. Je le cite : « Les délires des malades m'apparaissent comme des équivalents de constructions que nous bâtissons dans le traitement psychanalytique, des tentatives d'explications et de restitutions qui, dans les conditions de la psychose, ne peuvent conduire qu'à remplacer le morceau de réalité qu'on dénie dans le présent par un autre morceau qu'on avait également dénié dans la période d'une enfance reculée. » Voilà le troisième déplacement ici introduit par cette analogie et qui amène à l'existence de ce double déni énigmatique. La construction serait-elle, comme le délire, une tentative pour inscrire, pour nommer ce qui était dès l'origine effacé ?

Ces questions ont fait pour moi ouverture. Elles m'ont permis d'envisager la cure dans la psychose en se saisissant de cette construction pour suppléer à toute interprétation, en renonçant à aller dans le sens de quelconques retrouvailles avec un texte déjà inscrit, car ce texte n'existe pas encore.

Il s'est agi pour moi de s'engager sur la voix d'une écriture au présent de ce qui n'a pu préalablement être représenté et sur lequel le délirant ne peut donc pas s'appuyer pour nommer ses perceptions et tenter d'en transmettre quelque chose. C'est ce que j'ai appelé dans mon livre « la construction de la scène traumatique ». Il s'agit de nommer au présent ce qui s'inscrira par la suite comme mémoire passée, et qui tiendra lieu d'origine.

Pour cela l'analyste va devoir se placer dans une certaine position, que j'appelle la position de témoin, afin de permettre que se renouent les perceptions avec l'événement nouvellement représenté. L'analyste nomme d'une position toute subjective ce qu'il perçoit de la scène construite, tentant de remettre en circulation une certaine pluralité de sens. Rappelez-vous à ce sujet le texte de Jensen dont Freud fit le commentaire, en particulier comment Zoé dans ce roman tente de sortir Hanold de son délire... il se croit marcher sur les pas de la Gradiva, qu'elle est censée incarner. Zoé accepte de se promener dans cette construction, introduisant ses propres commentaires de l'événement avec tous les doubles sens et équivoques signifiantes que recèle le langage. Elle va de cette façon amener Hanold à sortir de ce discours monolithique où il était enfermé. Rappelez vous cette célèbre phrase qu'elle lui adresse « Il y a mille ans que nous n'avons pas mangé ensemble » phrase qui ouvre sur l'ambiguïté de leur ancienne amitié. Je dirais que Zoé construit de cette façon au présent le souvenir de leur rencontre passée. De la même façon, l'analyste va se positionner dans cette construction comme s'il se trouvait assister à l'événement avec le patient. Il construit cette fiction, comme le font les romanciers, et s'y promène avec cet enfant que fut le patient. Ainsi peut-il nommer ses perceptions, évoquer tout haut ses interrogations quand à ce qu'il voit et perçoit de la scène. Il est alors en position de témoin et de spectateur du récit qui se construit, comme aurait pu le faire, à l'époque, un adulte qui aurait assisté à l'événement si le déni n'avait pas fait son œuvre, laissant l'enfant dans la sidération traumatique, incapable de penser un événement qui était dénié par l'entourage. Cette position particulière de l'analyste permet de remettre en circulation une pensée qui s'était figée, entraînant la fermeture d'un espace psychique et ne permettant plus d'organiser en mémoire ce qui n'avait pu s'inscrire dans la psyché. Sans cette ouverture de l'espace psychique que représente le fantasme, c'est le sujet qui disparaît.

Une notation clinique m'avait mise sur cette voie, c'est l'absence à

l'événement dont témoignaient tous ces patients, et la façon dont l'histoire passée ne faisait pas mémoire. Pour exemple une patiente qui évoquait les attouchements sexuels de son oncle sur son corps de façon totalement désaffectée. Lorsque, interloquée, je lui demandais ce qu'elle ressentait, elle répondit « comment voulez-vous que je vous dise cela puisque je n'étais pas là » manifestant explicitement qu'elle s'était absentée de ses propres perceptions dans l'impossibilité où elle se trouvait de lier l'affect éprouvé avec une quelconque pensée sur ce qu'elle vivait et qui était dénié par son entourage. Comment, dès lors, si l'événement est dénié par l'entourage qui ne s'en fait plus témoin, comment en garder la mémoire, comment représenter ce qui est censé ne pas avoir eu lieu ?

Ce n'est que des années plus tard que le patient tentera d'organiser ces traces, je ne sais pas comment les nommer autrement, dans une logique imparable cette fois, celle du délire. Dans cette construction délirante, le patient est cette fois, pas moyen de l'oublier. C'est ici qu'on peut penser comme le fit Freud, avec cette idée du double déni, qu'existe dans le texte même du délire une autre scène parfaitement méconnue du patient, dont il ne peut retrouver le sens, puisqu'elle n'a pas été inscrite dans ce que nous nommons généralement le souvenir. L'histoire ne pourra s'aborder qu'à travers une parole dont il s'agit de constituer la trace. Il reste à l'analyste à la construire. Je propose d'en rester là pour le moment afin de laisser plus ample place à la discussion et donner la parole à Nicole Stryckman, Marie-Paule Thirifay-Kensier et Claude Landman qui ont travaillé sur mon texte et ont, je crois, préparés des commentaires.